

---

BARTLEBY

UNE HISTOIRE DE WALL STREET

(libre adaptation de « *Bartleby, le scribe* »  
d'HERMAN MELVILLE)

---



Conception, adaptation, traduction, mise-en-scène,  
scénographie et interprétation :  
Vincent Bouyé

Artiste plastique et construction (décor, accessoires et  
marionnettes) :  
Lucie Laluz

Durée estimée : 1 h 15

Depuis plus d'un an, je suis mû par l'envie d'aller à **la rencontre d'autres publics** - peu ou pas habitués à venir dans les salles de théâtre -, couplée avec le désir de revenir à un **théâtralité simple, intimiste**, en relation directe avec des spectateurs de tout âge et de tout horizon, théâtre qui pourrait se jouer tout aussi bien **à domicile**, que dans des **cafés**, dans des **jardins** ou dans la **rue** et, bien entendu, dans des **théâtres**.

La découverte de la nouvelle « *Bartleby, le scribe* » d'Herman Melville m'a donné le sujet et l'occasion parfaite pour mettre en forme ce désir. En effet, cet écrit mystérieux a tout d'un **drame moderne** aux allures de **conte**. La figure de Bartelby, cet employé de bureau dont on ne sait rien, à part son étrange comportement et sa fameuse formule : « J'aimerais autant pas... » a fasciné de nombreux penseurs, philosophes et écrivains, comme par exemple Deleuze, Barthes, Borges, Pennac ou Derrida, qui l'ont mentionné, commenté ou repris dans leur œuvre. Certains y ont vu un double fictif de Melville et de son désarroi face à sa vie d'écrivain et ses échecs éditoriaux, d'autres, plus politiques, en ont fait le symbole de la résistance passive contre la société marchande, d'autres, plus psychologiques, la représentation de la dépression nerveuse et du « burn-out », et d'autres encore, la figuration symbolique de la mort elle-même. Ce qui m'intéresse - loin de vouloir répondre à l'énigme que représente la nouvelle de Melville -, c'est de de livrer cette fable dans toute sa complexité, sa beauté et aussi son humour. Car, oui, même si la fin de Bartelby est tragique, il y a beaucoup d'humour dans cette nouvelle !

J'imagine pour cela un spectacle basé principalement autour du **plaisir du récit oral**, avec une **scénographie légère**.

« Un jeune commis aux écriture se présente un jour à l'étude d'un notaire new-yorkais. S'il commence son nouvel emploi avec une assiduité frôlant l'acharnement, Bartleby délaisse peu à peu ses tâches, avant de finir par refuser catégoriquement de travailler. Le narrateur, secondé par ses fidèles employés, Dindonneau et Lagrinche, déploie des trésors d'imagination pour tenter de ramener Bartleby à la raison. Mais à chaque demande, à chaque ordre, inlassablement, le jeune homme répond avec une douceur implacable : « J'aimerais autant pas. » Dans ce court roman, H. Melville dresse avec brio le portrait d'un personnage d'une fascinante ambiguïté et d'une grande modernité. Par son mutisme et sa résistance farouche à toute forme d'autorité, Bartleby s'est imposé comme l'une des figures les plus complexes et les plus troublantes de la littérature. »

Résumé de l'édition *Livre de poche*



Un **tapis de sol** et un cadre de scène, représentant **une fenêtre** donnant sur un **mur de briques**, voilà tout le dispositif scénique. J'aimerais le **public proche**, me donnant l'occasion de travailler du fin, du petit, autant par les éléments scénographiques que par les actions scéniques ou que le jeu d'acteur. C'est l'occasion aussi d'utiliser et de développer pour la compagnie de nouvelles esthétiques théâtrales, comme le **théâtre de papier**.

En effet, nous représenterons l'ambitieux et acariâtre Lagrinche et l'intempérant et maladroit Dindonneau, les deux clercs et collègues de Bartelby, par de simples **pantins** de papier. Dans la nouvelle, ces deux personnages peuvent s'apparenter à un couple de **clowns**, des pendants comiques à la figure plus austère de Bartelby. Le fait que Melville ne les nomme que par leur surnom - et non par leur prénom - est un signe assez révélateur. Leurs « excentricités », comme nous le dit le narrateur, se répondent en miroir inversé, selon le moment de la journée. Le matin, Lagrinche succombe à de brusques bouffées d'énervement et de colère, alors que Dindonneau est calme et poli ; l'après-midi, Dindonneau devient maladroit, bruyant, voir grossier, tandis que Lagrinche retrouve tout son calme et sa déférence altière.

Nous aimerions stimuler l'imaginaire des spectateurs par des **figures inspirées d'animaux**, à l'image des *Fables* de la Fontaine. De plus, les pantins de papier me permettront de jouer avec les deux faces des marionnettes, recto et verso, figurant les humeurs contraires des deux clerc selon le moment de la journée.



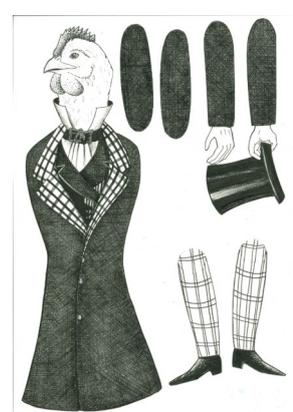
Dindonneau  
(Matin)



Dindonneau  
(Après-midi)



Lagrinche  
(Matin)



Lagrinche  
(Après-midi)

Bartelby, quant à lui, sera figuré par un simple **mannequin**, portant un **costume noir**, une chemise blanche et un chapeau melon. Il ne sera représenté ainsi que par son costume, sans visage apparent, laissant les spectateurs libres d'imaginer les traits de Bartelby, ce « fantôme » qui finit par hanter, sans que l'on sache pourquoi, l'étude de son patron, sans plus rien faire, sinon rêver, posté debout devant sa fenêtre, perdu dans la contemplation du mur de briques qui lui fait face.





Chaplin



Magritte



Kafka

Pour ma part, j'incarnerai principalement le narrateur, le patron de cette étude de notaires, par qui nous est donnée l'histoire de Bartleby. Et c'est là que déjà réside le théâtre pour moi ! Par ce **narrateur subjectif** qui s'adresse à un public potentiel, ce « je », qui nous fait part de ses souvenirs, où se trouvent pêle-mêle incompréhension, sidération, pitié, colère ou tristesse, face à l'insaisissable et surprenant Bartleby. Car, dans la nouvelle de Melville, il n'y a pas de narrateur omniscient, mais bel et bien une parole d'**homme témoin**, avec ce qu'elle contient de faillible, parole imparfaite, humaine, qui tente de rendre le plus honnêtement possible ce qu'il a vu, ressenti et vécu.

« Ce fut le troisième jour, je crois, de sa présence à mes côtés, que dans ma hâte d'en finir avec une petite affaire en cours, brusquement j'appelai Bartleby. Pressé et m'attendant naturellement à une obéissance immédiate de sa part, j'étais assis à mon bureau la tête penchée sur un document original, la main droite levée et un peu nerveusement tendue, tenant la copie de côté, de manière à ce que Bartleby pût s'en saisir et se mette immédiatement au travail. Figé dans cette position, je lui expliquai brièvement ce que j'attendais de lui - à savoir : le collationnement de ce court document. Imaginez ma surprise, que dis-je, ma consternation quand, sans bouger de sa place, Bartleby répondit d'une voix à la fois ferme et douce : « J'aimerais autant pas. »

Je restai d'abord sans voix. Sur le coup, je me dis que j'avais sûrement mal entendu, ou que Bartleby n'avait pas compris ce que je lui demandais. Je répétai ma demande le plus clairement possible mais, tout aussi clairement, il me revint la même réponse : « J'aimerais autant pas. »

Extrait de « *Bartleby* »

Je crois à la force de ce récit, à la puissance de cette fable, qui contient en son sein - tout en racontant la vie d'hommes simples et communs - de profondes allégories et exerce sur nous une fascination si étrange. Je veux partager cette histoire, sans fard, dans tout ce qu'elle contient de beau, de mystérieux, de drôle, de tragique aussi.



La **scénographie** sera donc réduite **au minimum**, elle sera là plus pour suggérer et **évoquer**, que pour montrer ou figurer. Par exemple, une **boîte à musique** en forme de machine à écrire, voilà le seul outil que j'utiliserai pour traiter l'univers sonore de New-York et de ce bureau de Wall-street. J'aimerais aussi quelques **scènes muettes**, articulant le récit et montrant les ellipses de temps, dans lesquelles passent les journées de ces employés de bureau, teintées de charme monotone et de modeste beauté.

Ainsi, ce spectacle se veut **simple**, parlant à tous et à toutes, rendant hommage à la vie des « petites gens », en y mêlant le plaisir de raconter une belle histoire, l'histoire de ce Bartelby si émouvant et mystérieux, tout en tirant la fable vers **l'onirisme**.

\*

J'imagine cette nouvelle création en plusieurs temps sur la saison 2024/25. Tout d'abord, je proposerai au printemps une forme qui se jouera **à domicile**. Cela me permettra de tester ce spectacle, devant de petites jauges, dans des espaces privés et privilégiés.

Deuxièmement, durant l'été 2025, il est possible que je parte en vélo, au petit bonheur, en « troubadour », et que je propose ce spectacle aux personnes que je rencontrerai par hasard dans les villes et dans les villages croisés. Selon les opportunités, je jouerai sur une place, dans un café, dans un jardin ou chez des particuliers.

Durant ces deux périodes de travail et de représentations, j'inviterai des professionnels et des programmeurs en vue de pouvoir le jouer dans des **théâtres, des maisons de quartier et des écoles** pour la saison 2025/26 et le proposer aussi à des **festivals estivaux**, comme par exemple, *La Déferlante* et *Les Éphémères*, pour le printemps et l'été 2026.

\*

## Vincent Bouyé



Il suit une formation au CNR de Grenoble (2000-2002) et au CNSAD de Paris (2002-2005). Il en profite pour s'exercer à tous les métiers du spectacle. Il décide, après sa formation, de partir à l'étranger, pour découvrir d'autres formes d'art vivant, notamment en Inde. Il joue aussi dans différents spectacles, comme **Richard III** de W. Shakespeare, mis en scène par Philippe Sire, **Manque** de S. Kane, mis en scène par Sophie Lagier ou **Les Possédés** de Dostoïevski, mis en

scène par Chantal Morel. Dans le même temps, il crée des spectacles en tant que metteur en scène comme **Le Gars** de Marina Tsvetaïeva et **Paroi** de Guillevic. Il part ensuite en Colombie, où il travaille comme professeur de jeu et de mise en scène pour l'Université Javeriana et le Théâtre National (Bogota). Dernièrement, il a joué dans **Margot** et **Le Barbier de Séville**, mis en scène par Laurent Brethome, **Drache**, mis en scène par Dominique Delavigne et **L'Écume**, mis en scène par Karl Brochoire. Depuis 2017, il a aussi monté la Cie La Mouche, avec laquelle il a fait plusieurs créations, notamment **Le Cheval Blême**, libre adaptation du roman éponyme de Savinkov, **De misère et d'amour**, concert de poésie à partir de l'œuvre de Jehan Rictus, **Le Très-Bas**, lecture musicale du roman de Christian Bobin et **L'Événement**, libre adaptation d'*Outrage au public* de Peter Handke.

### Herman Melville



Romancier, essayiste et poète américain. Né de parents hollandais et écossais, il est le troisième de huit enfants. Son père décède en 1832, c'est son oncle qui prend en charge la famille. Melville quitte alors le lycée d'Albanie et rentre comme employé dans une banque. En 1835, à New-York, il s'inscrit au lycée classique de la ville. Parallèlement il travaille comme comptable pour son oncle. Ce dernier fait faillite et la famille doit déménager. Melville retourne dans le Massachusetts où il devient instituteur. Un an plus tard, il rejoint sa famille et prend des cours d'arpentage. En 1839, ne trouvant pas de travail comme géomètre, il s'embarque comme mousse à bord d'un navire marchand, puis en 1840 sur un baleinier. En 1842, il déserte le bateau. Blessé dans sa fuite il est recueilli par les cannibales Taïpi, puis il embarque sur un trois mâts australien et rentre au États-Unis. En 1843, il s'engage sur une frégate de guerre. Un an plus tard, il rejoint la vie civile. En 1845, il commence à écrire. Son premier récit d'un séjour aux Marquises est publié en 1846. C'est un succès immédiat. En 1847, il crée avec l'un de ses frères un périodique : *Literary World*. A la même période il écrit pour le *Yankee Doodle*. Il épouse Elizabeth Shaw, fille de magistrat. Ils auront 4 enfants. Il publie **Moby Dick** en 1851 mais la suite de sa carrière littéraire est une longue suite de désillusions. Durant la guerre civile (1861-1865), il visite le front et écrit un ouvrage de poésie. En 1866, il devient inspecteur des douanes au port de New-York. En 1890, il ressort très affaibli d'une crise d'épilepsie et meurt, un an après, d'une attaque cardiaque. Son œuvre sera reconnue bien après sa mort.